

GRANDEUR NATURE

DAVID OUAIKY

1

« Bonjour M. Villanueva.
- Qui êtes-vous ?
- Vous devriez plutôt vous demander qui vous êtes.
- Où suis-je ?
- Pourquoi ne vous posez-vous pas les bonnes questions ?
- Que voulez-vous de moi ?
- C'est à vous de me le dire, M. Villanueva. Vous avez eu le temps de méditer pendant toutes ces années.
- Que voulez-vous dire ?
- Allons, M. Villanueva. Vous êtes ici depuis deux heures et vous n'avez toujours pas touché au magnétophone que je vous ai laissé.
- La bande est vierge.
- M. Villanueva, ne jouez pas les imbéciles, vous êtes loin d'être stupide. Vous et moi savons pourquoi vous êtes ici. Vous devriez vous montrer plus coopératif. Je le fais pour votre bien, croyez-moi.
- Pour mon bien ? Qui êtes-vous pour savoir ce qui me convient ?
- Quelqu'un qui vous connaît suffisamment pour justifier ce qu'il avance. »
L'inconnu se leva et sortit sans rien ajouter. Jaime regarda autour de lui. Hormis une vieille table en bois, un tabouret et la chaise sur laquelle il était assis, la pièce était vide. Seule une petite ouverture traversée par des barreaux rouillés, trop petite pour qu'il puisse s'y glisser, laissait passer quelques rais de lumière.
Il n'avait aucun moyen de s'échapper et savait que crier serait inutile. On ne l'entendrait pas. Bien sûr qu'il savait ce qu'on attendait de lui. Mais il ignorait les conséquences. Ce type ne reviendrait pas avant d'avoir obtenu ce qu'il voulait, il en était convaincu. Après tout, il avait peut-être raison. Peut-être le faisait-il pour son bien.

Jaime inspira profondément, saisit le magnétophone et appuya sur le bouton d'enregistrement. Avec une seule certitude : sa présence ici n'était pas liée au hasard.

2

J'étudiais depuis plus d'un an à l'université et je dédiais la plupart de mon temps à un jeu qui combinait hasard et imagination. Beaucoup d'imagination.

Je n'avais pas eu besoin de beaucoup d'imagination pour annuler mes deux derniers rendez-vous avec Alice. Je ne pouvais pas la décevoir cette fois-ci. Je lui avais promis de l'emmener au cinéma de la rue Princesa, elle adorait les films en version originale.

J'appelai Pedro pour annuler la partie, bien décidé à tenir mon engagement. La musique de *Star Wars* me mit en attente.

« Jaime ! ¿Qué pasa tío? Tu as reçu mon message ? Ramène-toi, je vais te montrer le nouveau personnage que j'ai dessiné. Il est é-nor-me.

- Je ne peux pas aujourd'hui.
- Pourquoi ? Tu as un rendez-vous ? »

Je notai de l'ironie dans sa question. Personne ne savait que je fréquentais Alice. Excepté Carlos. Il ne vivait qu'à deux-cents mètres de chez moi et m'avait vu un jour dans le quartier en sa compagnie.

Présenter Alice aurait officialisé notre relation, chose que je voulais à tout prix éviter. J'appréciais sa présence, mais entre *aimer* et *aimer bien*, il y avait un pont que je ne voulais pas franchir.

« Je suis supposé commencer mon stage la semaine prochaine, et je n'ai pas encore commencé à chercher.

- Tu pourras faire ça demain ! »

J'entendis derrière lui la voix de Carlos.

« Lieutenant Powell, vous êtes convoqué, c'est un ordre ! »

Ils éclatèrent de rire. Je sentais monter en eux l'excitation du moment précédant une partie.

« Jaime, arrête tes conneries. Tu trouveras ton stage en claquant des doigts. Tu sais qu'on ne peut pas jouer s'il en manque un. Julio s'est arrangé avec un collègue pour avoir sa soirée.

- Vous auriez pu me consulter avant d'organiser ça.

- Depuis quand le lieutenant Powell refuse une mission ? demanda Pedro. Et ton examen ?

- Je devais résumer en français le dernier livre que j'avais lu. J'ai parlé de *Dosdediez*.

- Tu es le meilleur, Jaime, dit-il en riant. Il a compris quelque chose ?

- Elle... Rien du tout, elle ne savait même pas ce qu'était un alignement.

- Ignorante... Tu vois, tu ne penses qu'aux jeux de rôle, même pendant les examens. C'est un signe. Écoute la voix du lieutenant Powell.

- Je ne sais pas. Je te confirme plus tard.

- Ok, 17 h 00 chez moi.

- Je t'ai dit que... »

Il avait raccroché. En vérité, je préférais cent fois aller chez Pedro à sortir avec Alice. Pedro me connaissait trop bien. Il savait que ma décision était déjà prise.

En rentrant chez moi, je vis un voyant rouge qui clignotait sur le meuble du salon, celui du répondeur indiquant un nouveau message. Il datait de la veille, 22 h 47. Je ne reconnaissais pas le numéro. C'était peut-être mon père.

« Bonsoir Lucía, j'espère que je ne te réveille pas. Je... J'étais justement en train de penser à toi car je dois aller signer un contrat dans ton quartier demain matin... Je me demandais juste si... Je me demandais si nous pourrions prendre le petit déjeuner ensemble... Je pensais t'inviter à cette cafétéria dont je t'ai parlé l'autre jour pour prendre un chocolat chaud ... Enfin, ce n'était qu'une idée... Je sais qu'il est un peu tard... À vrai dire, je n'ai aucun contrat à signer demain... J'avais juste envie de te voir... Mon Dieu, ce que je déteste ces machines... Tu peux m'appeler à n'importe quelle heure si tu es d'accord... À bientôt. »

Ce n'était pas mon père, mais ce type avec qui ma mère était allée dîner une ou deux fois. Enrique. Elle l'avait connu par l'intermédiaire de ma tante qui répétait sans cesse à ma mère qu'elle avait besoin d'un homme dans sa vie pour s'épanouir, que j'étais suffisamment grand pour le comprendre. Ma mère avait l'air de l'apprécier. Après leur premier rendez-vous, elle m'avait demandé si cela me gênait qu'elle ait un ami. Je lui avais répondu que mon opinion n'avait aucune importance puisqu'elle avait déjà commencé à le fréquenter.

« *Vete a la mierda* », murmurai-je en effaçant le message.

J'allumai la télévision pour regarder mon programme préféré : *Crimes imparfaits*. L'enquête portait sur un homme qui avait créé une entreprise d'entretien de vieilles voitures avec son associé. Au fil des semaines, sa santé s'aggravait sans raison apparente. Il avait des pertes de mémoire et des maux de ventre, les médecins n'arrivaient pas à poser leur diagnostic. Un jour, il apprit que son associé détournait de l'argent de l'entreprise et commença à le soupçonner. La police découvrit que l'associé, qui était aussi professeur de chimie, était en train de l'empoisonner en introduisant de l'arsenic et d'autres métaux lourds dans sa nourriture. Il avait converti la cabane de son jardin en laboratoire chimique. C'est fascinant de voir ce qu'un être humain est capable de faire pour arriver à ses fins.

Après deux sandwiches au *jamón serrano*, un morceau de tortilla et une partie de console, je décidai finalement d'aller chez Pedro. Je composai le numéro d'Alice, espérant qu'elle se montre compréhensive. Elle ne me laissa pas le temps d'inventer une nouvelle excuse.

« Je viens de consulter la liste des films pour ce soir. Au cinéma de Callao, ils passent *Volver* à 22 h 15. »

Carlos aurait été enchanté de l'accompagner, il était amoureux de Penélope Cruz.

« Il y a une autre séance à 0h15 mais c'est un peu tard, non ? Surtout si on veut manger quelques tapas à Sol avant le film. »

En une fraction de seconde, j'analysai toutes les options possibles :

1. Dire la vérité. Une décision courageuse mais risquée. Bien que la sincérité soit la base d'une relation, quelque chose me disait qu'elle ne me le pardonnerait pas cette fois-ci.
2. Mentir. J'étais doué dans l'art du mensonge et j'avais beaucoup d'imagination. Les menteurs chroniques ont toujours tendance à penser que les autres vont croire leurs mensonges car ils parviennent à s'autoconvaincre de la véracité de leurs histoires. Une arme efficace mais à double tranchant.
3. Changer de sujet. L'option la plus simple mais aussi la plus lâche, cela ne ferait que retarder l'échéance. Et je ne devais pas sous-estimer mon adversaire : Alice lancerait certainement une nouvelle offensive.

Comme toujours, je choisis la seconde option. L'anniversaire fictif de Carlos organisé au dernier moment, que nous célébrerions chez Pedro. Beaucoup d'images me traversèrent l'esprit à une vitesse fulgurante, comme ces messages subliminaux à la télévision : une tête de mort, Alice me crucifiant dans la salle de cours d'économie, Pedro habillé en elfe... Les battements de mon cœur se confondirent avec les aiguilles de l'horloge de la cuisine.

« Je suis désolé, je sais que c'est la deuxième fois que j'annule un rendez-vous, mais...

- La quatrième fois. Ce n'est pas grave, dit-elle d'une voix résignée. De toute façon, je suis un peu fatiguée. »

Le ton de sa voix me rappelait celui de ma mère lorsqu'elle disait à mon père « fais ce que tu veux », ce qui signifiait « fais exactement ce que je te dis ». Mon père m'avait dit un jour que pour comprendre les femmes, il fallait savoir lire entre les lignes. Or, à ce moment-là, je ne pouvais rien lire de bon entre celles d'Alice. Je lui fis alors une proposition que j'allais immédiatement regretter.

« Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? »

- Tu ne parles pas sérieusement ? Je ne connais pas tes amis, je ne suis pas invitée et je ne veux pas jouer les trouble-fête. Vous serez certainement mieux entre garçons à jouer à vos jeux bizarres. »

Bien sûr que nous serions plus à l'aise entre rôlistes, mais je me sentis obligé d'insister.

« Carlos t'aime beaucoup, bien qu'il te connaisse à peine. S'il ne t'a pas invitée, c'est parce qu'il n'a pas osé. Je sais qu'il sera heureux de te voir.

- Et toi ?

- Moi, quoi ?

- Tu serais content de me voir ?

- Bien sûr !

- D'accord, dit-elle finalement. Après tout, cela me ferait plaisir de rencontrer tes amis. Je passerai peut-être juste pour lui souhaiter son anniversaire, mais uniquement si tu me promets que cela ne te dérange pas.

- Me déranger ? Quelle idée ! » dis-je en me grattant nerveusement la tête.

C'était une catastrophe. Je ne pouvais plus faire marche arrière.

« Il faudra que je lui achète un cadeau.

- Ce n'est pas nécessaire. Je le connais, il est tellement timide qu'il en serait gêné.

- Je ne vais tout de même pas venir les mains vides !

- Ta présence suffira à le combler.

- Qu'est-ce que ça veut dire, combler ?

- Ça veut dire que tu seras son plus beau cadeau. »

Comment pouvais-je être aussi stupide ? Je venais de creuser ma propre tombe. *Un buen lío* comme dirait Pedro. Je devais désormais aller au bout de mon mensonge. Cette idée m'excitait et m'inquiétait à la fois. Simuler un anniversaire n'était pas un problème. J'étais bon acteur et je savais que je saurais jouer le jeu. Julio et Pedro aussi. C'était Carlos qui m'inquiétait. Il avait l'habitude de mettre les pieds dans le plat. Ce n'était pas vraiment de sa faute, il avait un quotient intellectuel inférieur à la moyenne.

Carlos fut la première personne qui m'adressa la parole après le déménagement. Je ne voulais connaître personne dans mon nouveau collège et tous les autres me paraissaient stupides. Je me sentais incompris, surtout de ma mère, avec qui ma relation s'était détériorée depuis le départ de mon père. Carlos était rejeté des autres car il mangeait tout le temps et ne jouait pas bien au football. Un jour, il s'est assis à côté de moi et m'a demandé si je voulais être son ami. Comme un gamin. J'ai accepté le morceau de sandwich qu'il me tendait, et il m'a souri.

Le jour où il m'annonça qu'il venait d'être embauché par une multinationale américaine et qu'il allait être responsable des relations publiques, je fus à la fois surpris et ravi pour lui. Ce ne fut que quelques semaines plus tard que je découvris qu'il passait des commandes dans un fast-food. Cela ne l'aidait pas beaucoup à maigrir. Il disait que la nourriture l'aidait à évacuer le stress. Lorsqu'un client se montrait insupportable ou lui reprochait de parler la bouche pleine, Carlos allait en cuisine manger un sandwich qu'il personnifiait. Il s'imaginait manger le client. Il en ressortait beaucoup mieux et poursuivait sa tâche en souriant, les clients se demandant où ils étaient allés pêcher un tel énergumène.

Je l'aimais bien car il ne posait pas beaucoup de questions. Son rêve était de se marier avec Penélope Cruz. Il était convaincu qu'elle tomberait un jour amoureuse de lui et que si ce n'était pas encore arrivé, c'était parce qu'elle ne l'avait pas rencontré.

Amener Alice chez Pedro représentait un autre danger. Pedro avait une chambre hors du commun. Je ne savais pas ce qu'elle penserait en voyant ses posters et ses jeux. Il

n'aimait pas inviter des étrangers chez lui pour ne pas avoir à donner toutes sortes d'explications. Il disait que ses colocataires le regardaient comme s'il était fou depuis qu'ils avaient vu sa chambre et qu'ils s'enfermaient à clef lorsqu'il était là, hormis la Péruvienne, une brave fille, le type de fille qui est amie de tout le monde mais petite amie de personne. Les autres devaient le prendre pour un sorcier ou un chasseur de fantômes.

J'étais un peu inquiet avant d'arriver chez Pedro. En traversant la plaza Mayor, je vis la statue équestre de Philippe III d'Espagne, cadeau du grand-duc de Florence au monarque espagnol. Je me demandais combien d'oiseaux y avaient péri. D'après ce qu'on dit, beaucoup de pigeons entrent par la bouche du cheval de Philippe et, une fois à l'intérieur, l'obscurité les empêche de retrouver la sortie. Il paraît que l'estomac du destrier est aujourd'hui un panthéon pour oiseaux.

Selon les livres, le père de Philippe III d'Espagne, Philippe II, aurait épousé deux de ses cousines et une de ses conquêtes (territoriales), les Philippines, auraient été nommées ainsi en son honneur. Quel privilège ! Pouvoir baptiser un morceau de terre à sa guise ! Je me demandai comment j'aurais nommé mon île si j'avais été conquistador. République démocratique de Jaime ? Non, cette terre ne serait pas une démocratie. Les démocraties sont vouées à l'échec car le peuple est stupide. Une oligarchie. C'est cela. Une oligarchie dont je serais à la tête pour un mandat indéfini.

Lorsque Pedro répondit à l'interphone, je murmurai « Lieutenant Powell ». C'était la règle : avant de commencer une partie, chacun se présentait en annonçant son personnage. Je saluai le concierge qui lisait le journal en écoutant la radio. Il leva la tête et me regarda passer sans rien dire. L'ascenseur, qui tardait à arriver, émettait un bruit de vieille tôle en descendant. Le concierge sortit la tête de son journal et me dévisagea.

« A quel étage vas-tu ?

- 3^e B.

- Tiens donc. C'est le jeune barbu qui habite au 3^{ème} B, pas vrai ?

- Oui. Vous le connaissez ?

- Plus ou moins. Il y a trois mois, il m'a demandé si je connaissais un serrurier. Il a de la chance car mon beau-frère est le meilleur serrurier du quartier. Lorsqu'il est allé chez lui, il a constaté que la serrure était neuve et il a demandé à ton ami pourquoi il voulait la changer. Il lui a juré que quelqu'un entrait dans sa chambre la nuit quand il était endormi. Il a fait changer la serrure trois fois en un mois.

- Prudence est mère de sûreté », répondis-je en entrant dans l'ascenseur.

Je comprenais la réaction de Pedro. Il m'arrivait souvent, après une partie, de regarder sous mon lit avant de me coucher. Je repensais aux ennemis que le lieutenant Powell avait tués et je croyais qu'il en restait quelques-uns qui m'attendaient chez moi. J'avais du mal à déconnecter de la partie. Sans nous en rendre compte, nous étions peu à peu en train de glisser sur un terrain dangereux.